

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel BREAL

La grammaire française au XXe
siècle (suite et fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 73-77

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Grammaire française au XX^{me} siècle

(Suite et fin.)

Nos grammairiens d'autrefois étaient, je le répète, d'un autre sentiment. Vaugelas explique que l'adverbe « veut toujours être proche du verbe », et il n'approuve point les auteurs qui, pour des raisons d'euphonie ou pour quelque autre motif, séparent deux parties d'oraison qui doivent marcher ensemble, « comme l'accessoire avec le principal, ou l'accident avec la substance, » La doctrine est un peu terre à terre, mais c'est elle qui a fait du français un instrument si commode qu'en fait de syntaxe, on n'a pas encore trouvé mieux. L'espéranto, quoique opérant avec des matériaux de son invention, n'a pas cru pouvoir mieux faire que de les disposer dans le même ordre. Parmi les nombreuses langues artificielles, qu'ont vu naître les trente dernières années, je n'en connais aucune, ni le volapük, ni la langue bleue, ni le Weltsprache, qui se soit écartée de cet ordre. « Il faut donner cette louange à M. Coëlfeteau, dit-encore Vaugelas, qu'en tant de volumes qu'il a faits, il ne s'y trouve pas une seule période qu'il faille relire deux fois pour l'entendre. »

Une autre règle, d'apparence fort humble, mais contribuant pour sa part à la limpidité du discours, est de maintenir autant que possible aux prépositions leur valeur originnaire, et de ne pas en étendre l'emploi à des constructions où le choix s'en justifie mal. Tel est le cas, par exemple, pour la préposition *dans*, qu'on rencontre de nos jours en des assemblages qui auraient étonné nos pères. « En hâte elle se rhabilla *dans un grelottement brusque*. — Il refuse *dans la cruauté de son rire*. — Il aurait voulu

la posséder tout de suite, *dans l'inconnu qu'elle lui cachait*. Il n'est de jeune écolier qui ne se sente grandi quand il a imité sur ce point nos romanciers.

L'usage qu'on fait actuellement de la préposition *de* ne vaut guère mieux. « Un visage *de passion*. — Un trou *d'éblouissement* (en parlant d'un quartier de ville nouvellement percé). — Une bouche *de bonté*. — Une chambre *d'épouvante*, (un assassinat y ayant été commis). » C'est la langue religieuse, c'est le style de la dévotion qui a, je crois, introduit ce nouvel usage. On a d'abord dit une âme *de miséricorde*, un esprit *d'orgueil et de péché*.

Quelques pronoms commencent à être employés un peu durement. « Ils étaient tous là, exceptés *ceux dispensés...* Quand un souverain vient à Paris, *tel* le roi d'Italie... Je tais les gestes *d'un qui s'amuse* : mais au fond je m'ennuie toujours... » Je ne sais si le lecteur est comme moi : mais je ne peux m'habituer à ces façons de parler écourtées. Il semble que les phrases aient subi une mutilation.

Il en est de même pour certaines conjonctions. « Imprudent *parce que* jeune. — Résigné *parce que* croyant. Il a choisi le dernier parti, non pas *malgré que*, mais *parce que* dangereux. » Encore un peu et nous lirons dans une œuvre littéraire, comme on l'entend déjà dire à la bonne franquette. « *Quoique ça*, nous l'emporterons. »

C'est aussi le désir d'abrégé, joint au goût de l'exotisme, qui nous a valu ce langage anglo-français : *Hygiène-Revue*, *Automobile-Garage*. Je n'aime pas non plus *si possible* ni *si oui*. Il ne faudrait pas objecter que nous avons déjà *sinon* : la ressemblance n'est qu'apparente, car *sinon* veut dire *si ce n'est*, « Qu'est ce que solliciter son juge, *sinon douter de sa probité ?* »

Mais je ne veux pas prolonger des observations qui feraient ressembler cet article à une page de cacographie. Ce n'est là qu'une petite partie du mal. Notre syntaxe est faite de matériaux si solides qu'elle présentera encore

longtemps une ferme résistance aux innovations. Le plus grand inconvénient est ailleurs. Il est dans le langage bizarrement abstrait que le style descriptif a mis à la mode. On enseignait au XVII^e siècle qu'il y avait « barbarisme » à employer au pluriel un mot qui, par nature, ne comporte que le singulier. Mais c'est une règle qui n'existe plus que pour être violée : tout le monde a la mémoire pleine de locutions telles que les *navrances* et les *vibrances*, où le néologisme vient s'ajouter à l'abus du pluriel. Élégance facile d'ailleurs, et dont la langue de la réclame a vite compris le maniement, soit qu'elle parle des « *ruisselures* d'une parure, soit qu'elle dérive les *enjôlements* d'une plume qui vient mourir sur la tendresse des cheveux blonds. »

Mais c'est à la philosophie que la préciosité moderne fait le plus volontiers ses emprunts.

« L'amour peut devenir un élément ascensionnel de la personnalité. — La douleur acceptée est toute la matière du devoir humain. — La femme doit être un élément concrétisant les conceptions de l'homme. — Nos douleurs, filles de nos désirs de contingence, se raréfient et se sérénisent dans la proportion où nous adhérons à l'abs-trait, qui est le divin. »

Un écrivain étranger compare la phrase française au cristal qui, en se formant, exclut tout ce qui est impurété. La comparaison est flatteuse. Mais elle n'est pas toujours vraie : nous avons des auteurs qui ne laissent pas au cristal le temps de se former. Les fautes de goût dont nous venons de donner des échantillons représentent les scories du verre.

Mal parler sa langue est une disgrâce qui peut arriver à tout le monde. Mais la mal parler à dessein, c'est un acte blâmable, et presque une ingratitude, car c'est la langue qui nous a aidés à penser : elle a été notre nourriture intellectuelle.

Tout, avec le temps, se transforme : nous le savons. Nous savons que le langage est soumis à la condition commune. Mais il est inutile d'accélérer la marche du temps. L'existence d'une littérature, d'une grammaire a précisément pour effet d'en ralentir l'inévitable cours. Le grammairien est le bon serviteur qui, dans la maison patrimoniale, explique les usages, prévient les innovations mal entendues, éloigne les nouveautés dangereuses. Nous n'avons aucun intérêt à hâter le moment où il y aura en France, comme cela s'est vu ailleurs, deux langues, deux syntaxes, deux orthographes, deux prononciations.

Je reviens à mon point de départ pour demander si, entre les deux directions dont il a été parlé au début, une conciliation est possible ? — La conciliation aujourd'hui me paraît non seulement désirable, mais facile. L'arrivée subite de la linguistique dans le domaine paisible des maîtres d'autrefois ressemblait, toutes proportions gardées, à une inondation. Le patient travail des générations antérieures s'est trouvé suspendu. Les règles réputées les plus sûres étaient contestées. L'idée même de la correction grammaticale paraissait révoquée en doute. Mais plus de trente ans ont passé là-dessus. La première impression de surprise a eu le temps de se calmer. De leur côté, les nouveaux venus ont appris à mieux juger leurs aînés. Sans sacrifier aucun principe scientifique, ils ont appris à ne plus parler du langage comme d'une fonction naturelle, ni de la langue littéraire comme d'une dégénérescence. En serrant les faits de plus près, l'observation a laissé voir la part qui, dans le travail collectif, revient aux individus, et, dans l'œuvre confuse des masses, aux esprits d'élite. Ainsi l'antagonisme des premiers jours est en train de s'atténuer. On a pu redouter un moment que la tradition fut violemment rompue : mais aujourd'hui que les choses reprennent peu à peu leur place, il se trouvera peut-être que le cataclysme a été bienfaisant.

C'est à l'Académie française, qu'en vertu d'un vieux privilège, il appartient d'interposer son autorité dans les confits de ce genre. Elle s'est trop tenue éloignée du rôle pour lequel elle avait été fondée. Un corps qui perd de vue l'objet spécial qui a été sa première raison d'être s'affaiblit et risque de voir passer à d'autres l'office qu'il a laissé en souffrance. Le moyen de renouer la tradition serait précisément de rendre la main à ces études dont nous parlions au commencement. En appelant à elle quelques jeunes gens, nourris des récentes méthodes, élèves de Gaston Paris et de Paul Meyer, elle formerait dans son sein un noyau qui ramènerait chez elle l'habitude et le goût de ces problèmes. Nul doute qu'elle s'y intéresserait : pourquoi n'y prêterait-elle pas son intérêt, puisque, au dehors, ils ne laissent personne indifférent ? A son tour, elle guiderait le public, et elle ressaisirait son influence en reprenant la tâche qui avait occupé ses premiers jours.

Michel BRÉAL.